

## LES DERNIERS HISTORIENS DE 1815 LA JOURNÉE DU 17 JUIN

(DERNIER ARTICLE<sup>1</sup>)

---

Pendant que Napoléon perdait toute la matinée du 17 juin sans donner aucun ordre de mouvement à ses troupes, ses adversaires prenaient leurs dispositions pour se soustraire à son atteinte, et son inertie leur donnait le moyen d'y réussir sans avoir à vaincre de difficultés.

Les Prussiens ne se doutant pas que la tâche qu'ils avaient à remplir leur serait si facile, s'y étaient appliqués avec toute l'activité possible. Nous ne nous arrêterons pas à discuter la genèse du concept de Gneisenau, au sujet de la direction de la retraite ; c'est une question qui nous paraît peu intéressante ; les seuls faits importants à retenir, c'est que d'abord les I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> corps prussiens furent poussés naturellement dans la direction de Tilly par le développement de la bataille du 16 et qu'ensuite Gneisenau les fit continuer sur Wavre, sinon pour se joindre immédiatement aux Anglais, dont il ne connaissait pas exactement la situation, du moins avec l'intention de se rapprocher d'eux. En même temps l'ordre de se porter sur Wavre fut envoyé aux I<sup>er</sup> et IV<sup>e</sup> corps. Cet ordre fut apporté à neuf heures par un officier que Thielman avait envoyé à Gneisenau le matin pour l'informer de la position de ces deux corps d'armée<sup>2</sup>.

Pollio reproche au chef d'état-major de l'armée prussienne de n'avoir envoyé des ordres à Bülow que tardivement.

Il nous semble que cette omission n'était pas si grave, car on

1. Voir le n<sup>o</sup> de sept.-oct. 1917.

2. Winand, p. 177 et 178.

*La journée du 17 juin 1815.*

savait bien qu'on trouverait Bülow à proximité de Gembloux, que Thielman devait atteindre. Pollio dit (309) que Bülow a envoyé le détachement de Ledebur vers l'ouest pour chercher la liaison, et qu'on ne sait pourquoi ce détachement est allé à Mont-Saint-Guibert. C'est encore une observation qui ne semble pas motivée. Ce détachement est allé sur Mont-Saint-Guibert, parce qu'il en avait l'ordre, afin de remplacer par une troupe fraîche l'arrière-garde du II<sup>e</sup> corps qui avait besoin de repos. Cette prescription est comprise dans l'ordre de mouvement envoyé à Bülow et qu'il a reçu vers neuf heures ; la composition du détachement de Mont-Saint-Guibert y est même indiquée : 2 escadrons, 2 bataillons, 2 pièces légères.

En même temps Pollio prétend que le major Græben qui accompagnait vers Tilly l'arrière-garde de cavalerie du colonel Sohr, n'a pas pu entendre les acclamations des troupes accueillant Napoléon aux cris de : « Vive l'Empereur » à cause de la distance, ni non plus observer le mouvement de la colonne de Grouchy sur Gembloux (311).

Mais il faut remarquer que Græben, grâce à la négligence des Français a pu se placer au sud-est de Tilly, à une distance de Bry inférieure à 4 kilomètres et que la rumeur produite par les acclamations de plusieurs milliers d'hommes a bien pu se transmettre à une pareille distance. Quant au mouvement de Grouchy, Græben dit formellement qu'il a pu l'observer en poussant une pointe vers le Point-du-Jour.

Il nous semble que sur ce point comme sur l'autre, il n'y a pas lieu à contestation.

Les Prussiens en se retirant sur Wavre étaient donc assez bien renseignés sur l'ensemble des dispositions de Napoléon, et comme ils n'avaient pas été inquiétés sérieusement du côté de Mont-Saint-Guibert, ils étaient en droit de penser que Napoléon ignorait leur projet de concentration à Wavre.

On trouve à ce sujet dans l'étude du colonel Stoffel<sup>1</sup> une observation assez singulière.

1. *Revue militaire générale*, juin 1909, p. 638. — Le principal intérêt de cette étude provient de ce que le colonel Stoffel était le neveu d'un adjudant commandant qui

*Colonel A. Grouard.*

Il estime que la concentration sur Wavre est un contre-sens, parce qu'elle éloignait les Prussiens des Anglais, et qu'il valait mieux aller les rejoindre par le chemin de Namur aux Quatre-Bras. Quoiqu'en exprimant cette opinion, le colonel Stoffel n'ait fait que reproduire une appréciation de Napoléon lui-même (campagne de 1815, 6<sup>e</sup> observation) il nous semble qu'elle n'est pas soutenable.

D'abord parce que Blücher ne savait pas au juste ce qui s'était passé aux Quatre-Bras. Ensuite on devait rejeter l'idée d'un pareil mouvement tant à cause de l'état de désordre des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> corps, que par la nécessité de rallier les deux autres, qui n'auraient jamais pu défilé en présence de l'armée française.

C'eût été faire la part trop belle à Napoléon en supprimant toutes les difficultés qui l'ont empêché de voir clair dans le jeu de ses adversaires. Avec le 6<sup>e</sup> corps qui n'avait pas pris part à la bataille de la veille, et en le faisant soutenir par la Garde, on aurait rapidement bousculé les I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> corps prussiens, tandis que Vandamme et Gérard contenaient Thielman et Bulow, et que du côté opposé Ney ayant toutes ses forces réunies aurait tenu en échec Wellington.

Une fois les deux premiers corps désorganisés, Napoléon se rabattait d'un côté ou de l'autre et aurait obtenu une victoire telle que la bataille de Waterloo n'eût plus été à redouter.

Loin d'être un non-sens, la concentration des Prussiens à Wavre était au contraire une disposition des plus judicieuses, car elle permettait aux Prussiens de se dérober, sans perdre le moyen de se joindre ensuite aux Anglais. Sans doute Napoléon aurait encore pu les malmené en s'attachant à eux; mais il fallait tout d'abord beaucoup d'activité pour retrouver leurs traces, tandis que s'ils s'étaient portés sur les Quatre-Bras, en défilant sous les yeux de

faisait partie du grand État-major général de Sault (*R. M. G.*, 618). C'est de lui qu'il tient la plupart des renseignements qu'il rapporte. Il a eu en outre connaissance des récits du général Bertrand par le général Guéhenec qui était très lié avec l'ancien maréchal du palais. Des documents importants lui ont été également communiqués pendant son séjour à Berlin, grâce à l'obligeance du maréchal de Moltke (621). Malgré la valeur de ces sources, on ne doit pas accepter tous les faits exposés par l'auteur ni ses conclusions sans examen, à cause de sa tendance à dégager complètement la responsabilité de Napoléon.

*La journée du 17 juin 1815.*

Napoléon, celui-ci n'aurait pas hésité un instant sur ce qu'il avait à faire.

Mais bien entendu la retraite des Prussiens sur Wavre entraînait celle des Anglais sur Mont-Saint-Jean. Restait à savoir si la jonction se ferait en delà ou en deçà de la forêt de Soignes.

Dans le premier cas, Napoléon, après avoir perdu la matinée ne pouvait pas l'empêcher, quoi qu'il fit; mais dans leur ardeur à combattre, Wellington et Blücher voulaient accepter la bataille en deçà de la forêt de Soignes. Pour que les Prussiens fussent en mesure d'y concourir il fallait satisfaire à plusieurs conditions : d'abord que la concentration de l'armée prussienne fût réellement effectuée à Wavre; or elle ne fut complète que dans la soirée. Thielman n'arriva sur la Dyle qu'à huit heures et Bülow à Dion-le-Mont qu'à neuf heures <sup>1</sup>. Il fallait de plus remplacer les munitions que les deux premiers corps avaient consommées à Ligny, et pendant toute la journée on avait éprouvé de vives inquiétudes à ce sujet. D'après Pollio c'était le résultat de l'imprévoyance du quartier général prussien, mais c'est encore une appréciation qui ne nous paraît pas motivée.

On sait, en effet, que si les trains des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> corps furent quelque temps séparés de leur corps, cela tient à ce que le soir de la bataille de Ligny ils furent dirigés sur Gembloux par le commandant de l'artillerie.

Loin d'être blâmable, cette mesure judicieuse, « comme le fait remarquer le colonel Stoffel<sup>2</sup> », eut l'avantage d'isoler les colonnes de munitions des convois de vivres et des bagages qui encombraient la chaussée de Namur où elles n'auraient pas manqué d'être entraînées par les fuyards ou prises par la cavalerie du général Pajol le lendemain matin.

Au contraire, après s'être mises en sûreté à Gembloux, ces colonnes purent se diriger sur Wavre où elles arrivèrent successivement à partir de cinq heures du soir <sup>3</sup>.

Ayant tout son monde réuni, et les moyens de combattre, Blücher

1. Winand, p. 190.

2. *R. M. G.*, juillet 1909, p. 57.

3. Winand, p. 191.

*Colonel A. Grouard.*

prit résolument le parti d'aller droit à la bataille que Wellington se proposait de livrer à Mont-Saint-Jean.

Il lui écrivit à onze heures du soir : « Je ne viendrai pas seulement avec deux corps, mais avec toute mon armée, et si les Français ne nous attaquent pas le 18, nous les attaquerons le 19<sup>1</sup>. »

On peut d'ailleurs remarquer que cette question des munitions n'a pas eu une importance décisive. Si on ne les avait pas reçues le jour même, les opérations n'auraient pas plus mal tourné pour les alliés; la bataille eût été ajournée, mais comme les Anglais ne seraient pas restés à Mont-Saint-Jean, les deux armées se seraient réunies près de Bruxelles.

Pollio à propos de ces opérations loue l'initiative de beaucoup de chefs prussiens, et il a raison; mais rien ne montre que du côté des Français les généraux aient été insuffisants; ils ont commis quelques erreurs inévitables, mais c'est le chef suprême qui pour des raisons diverses a commis les plus graves. D'ailleurs, tout en faisant ressortir les mérites des Prussiens, Pollio leur adresse quelques reproches qui ne paraissent pas justifiés.

D'après lui on ne peut pas comprendre le motif de la dislocation prescrite aux quatre corps d'armée pendant la journée du 17; mais il nous semble qu'aucune dislocation n'a été prescrite.

Elle s'est produite tout naturellement comme conséquence de la bataille du 16. L'armée ayant été percée au centre, la droite a pris le chemin direct de Wavre, tandis que Thielman se portait sur Gembloux, parce que, sachant les Français près de Sombreffe, il lui était difficile de prendre une autre direction<sup>2</sup>.

Pollio fait encore remarquer qu'on n'a pas fait savoir à Thielman et à Bülow où se trouvaient les deux premiers corps; mais on leur a dit qu'ils étaient en marche sur Wavre et on ne pouvait rien dire de plus, puisque par suite de la marche ils changeaient de place à chaque instant.

D'autre part il est inexact de dire que les Prussiens ne voulaient pas appuyer nettement les Anglais avec le gros de leurs forces.

1. Voir Pollio, p. 312 et Winand, p. 177.

2. Pollio, p. 314.

*La journée du 17 juin 1815.*

Il est exagéré<sup>1</sup> de soutenir que la contenance de Ney est encore supérieure à celle des Prussiens; car la défaite de Ney n'avait pas eu de graves conséquences, et il avait été rejoint par d'Erlon dont l'arrivée doublait ses forces. La défaite des Prussiens au contraire, sans être aussi complète que Napoléon pouvait l'espérer, a cependant amené le désordre de deux corps; mais il faut convenir que leur tâche fut singulièrement facilitée par l'inaction de l'armée française.

Du côté des Anglais Ney n'a jamais couru le moindre danger; les troupes qu'il avait devant lui n'ont pas songé un instant à attaquer, et à partir de dix heures, elles se sont mises en retraite; quand vers une heure Napoléon mit ses troupes en mouvement de Marbais vers les Quatre-Bras, il ne s'y trouvait plus que la cavalerie de Lord Uxbridge; la division Jacquinot qui, le matin, était restée entre Wagnelée et Villers-Perwin près de la grande route et que Napoléon avait ralliée, tenait la tête. Pollio dit qu'une partie de cette division se trouvait encore vers Tilly, Gentinnes et Mont-Saint-Guibert; mais il nous paraît manifeste qu'elle n'y a jamais été, elle n'a pas dépassé la route; autrement, on aurait su de bonne heure qu'une colonne prussienne se retirait dans cette direction. Subervie et Domon marchaient à la suite de Jacquinot, Lobau et Milhaud venaient ensuite, et quand, à l'approche des Quatre-Bras, l'Empereur forma ses troupes en bataille, Jacquinot tint la gauche et non pas la droite, et ce fut Milhaud qui, se trouvant de ce dernier côté, envoya un détachement sur Tilly qui se heurta à l'arrière-garde prussienne du colonel Sohr. Napoléon s'étant mis activement à la poursuite des Anglais, n'eut connaissance de cette rencontre que dans la soirée. On sait qu'un violent combat de cavalerie eut lieu à Genappe, pendant que la pluie tombait à torrents. Napoléon ne continua pas moins jusqu'en vue du gros de l'armée anglaise qui était établie près de Mont-Saint-Jean.

Il était près de six heures et demie; les troupes françaises formaient une longue colonne en arrière, on ne pouvait songer à

1. Pollio, p. 318.

*Colonel A. Grouard.*

attaquer le jour même. « On raconte, dit Pollio à propos de ces événements<sup>1</sup>, que Napoléon en arrivant le 17 au matin près des Quatre-Bras aurait eu une vision claire de la situation de son aile gauche et qu'il se serait écrié : « On a perdu la France » et l'auteur ajoute : « s'il a dit cela, il a dit une vérité » et il laisse entendre que c'est le regret d'avoir laissé échapper l'armée anglaise par la faute du maréchal Ney qui a provoqué cette exclamation. Or tout cela est manifestement inexact.

D'abord Napoléon n'a pas été près des Quatre-Bras le 17 au matin, puisque à une heure il était encore à Marbais, et qu'il n'est arrivé aux Quatre-Bras qu'après deux heures. Quant à l'exclamation elle fut bien en réalité prononcée, mais elle s'appliquait à d'autres circonstances. En apprenant par le général de Flahaut le rôle joué par Ney le 16, et comment il avait empêché d'Erlon de venir sur le champ de bataille de Ligny, Napoléon aurait dit à Soult (d'après Stoffel) « il a perdu la France » et il a répété à d'Erlon<sup>2</sup> en le rencontrant le 17 aux Quatre-Bras l'après-midi : « on a perdu la France ». C'est donc bien Ney que Napoléon avait en vue, non pas pour avoir laissé échapper les Anglais le 17, mais pour avoir provoqué la contre-marche de d'Erlon le 16.

Quant à l'attitude du maréchal le 17, Napoléon n'avait pas de graves reproches à lui adresser; si Ney eût attaqué dans la matinée il n'aurait obtenu aucun résultat important; il n'était pas supérieur aux Anglais, qui auraient pu se retirer en bon ordre et auraient passé la Dyle avant l'arrivée de l'Empereur. Pour qu'il en fût autrement, il aurait fallu que Napoléon mît Lobau et la Garde en mouvement au moins à cinq heures du matin, et qu'il attaquât avant huit heures de concert avec Ney, et s'il ne l'a pas fait c'est que comme la veille il s'est laissé diriger par des idées préconçues. Pollio pense aussi (326) que Napoléon a dû se repentir d'être parti si tard de Ligny, et qu'il a commis une grosse faute en supposant les Anglais en retraite par simple présomption.

1. Houssaye, p. 263 (dernières éditions).

2. Voir *Ma vie militaire*, par d'Erlon.

*La journée du 17 juin 1815.*

Mais il ne faut pas exagérer les conséquences qu'aurait pu entraîner son offensive.

S'il eût attaqué les Anglais dans la matinée, il leur aurait sans doute causé quelques pertes, mais cela n'aurait pas modifié beaucoup le résultat de la campagne; la retraite des Anglais ne pouvait avoir pour eux de graves conséquences que si elle était la suite d'une défaite. Pour cela il aurait fallu qu'ils acceptent la bataille aux Quatre-Bras, mais il est bien certain qu'ils ne l'auraient pas fait. A ce propos Pollio me reproche (328) d'avoir affirmé avec Clausewitz et autres que les troupes anglaises des Quatre-Bras auraient été soutenues par celles de Nivelles; mais celui qui voudrait bien se reporter à mon livre pourrait se convaincre que je n'ai rien affirmé de semblable<sup>1</sup>.

J'ai fait remarquer seulement que c'était possible, et que Wellington l'aurait sans doute fait, s'il avait eu l'intention de livrer bataille. Mais je pense que Wellington aurait fait le contraire et qu'il se serait mis en retraite, dès que le mouvement de l'Empereur lui aurait été signalé. C'était pour lui la seule chose à faire, car avec les 65 000 hommes dont il aurait pu disposer en appelant à lui les troupes de Nivelles, il n'aurait pas résisté aux 70 000 hommes de Napoléon, et s'il s'était laissé acculer à la Dyle, après une lutte acharnée, l'armée anglaise eût été désorganisée. Tandis qu'en se mettant en retraite il aurait pu se dérober sans faire de grosses pertes. D'autant mieux que, arrivant en colonnes, l'armée française aurait mis un certain temps à se déployer. A ce propos, Pollio reproche à l'Empereur de n'avoir formé qu'une seule colonne, mais en raison de la nature du sol il était presque impossible de faire autrement. Dans ces conditions Wellington se serait retiré sur Bruxelles pendant que Blücher s'y serait rendu par Wavre et Napoléon aurait toujours eu devant lui les deux armées alliées qui, par leur réunion et malgré leurs pertes, lui auraient opposé des forces encore très supérieures aux siennes. Nous le répétons, pour éviter ce résultat, c'était la concentration des Prussiens à Wavre qu'il fallait empêcher, et l'on ne pouvait y

1. Voir la critique de la campagne de 1815, p. 121. On peut remarquer d'ailleurs que Clausewitz n'en dit pas plus que moi.

*Colonel A. Grouard.*

arriver qu'en se mettant à leurs trousses le 17 à la pointe du jour par Mont-Saint-Guibert. Alors on pouvait achever leur défaite, en les empêchant de se rapprocher des Anglais.

En attaquant ces derniers on pouvait ajourner la défaite finale, on ne pouvait la conjurer qu'en se mettant à la suite des Prussiens. Or, c'est justement ce que Napoléon a négligé de faire de la manière la plus complète.

Pendant qu'il poursuivait les Anglais sur la route de Bruxelles, Grouchy lui tournant le dos s'était porté sur Gembloux; les dispositions qu'il prit à ce propos sont le sujet de la part des historiens de nombreuses contradictions.

Stoffel et Houssaye sont d'accord pour reconnaître qu'après avoir reçu les instructions verbales de Napoléon, Grouchy le quitta vers onze heures et demie, envoya ses ordres à Vandamme par le colonel de Blocqueville et qu'il alla les donner directement à Gérard.

Mais le premier prétend qu'à ce moment Exelmans était encore à Sombreffe avec trois de ses brigades, tandis que d'après le second il aurait rejoint dès la matinée la brigade Berton avec toute sa cavalerie à Gembloux.

Il ne nous paraît pas douteux que ce soit Houssaye qui ait raison. Grouchy reçut en effet vers trois heures et demie une lettre d'Exelmans où il était dit<sup>1</sup> :

« J'ai eu l'honneur de vous informer ce matin du mouvement que j'ai fait sur Gembloux, pour y suivre l'ennemi qui s'y est massé. »

Cette lettre fut apportée par le capitaine Bella, officier d'ordonnance de Grouchy, que ce dernier avait envoyé à Exelmans pour avoir des nouvelles.

A ce moment Grouchy était au Point-du-Jour, à l'embranchement du chemin de Gembloux sur la route de Namur où les troupes de Vandamme commençaient seulement à arriver. Les lieutenants du maréchal n'avaient mis aucun empressement à exécuter ses ordres. Cependant d'après Houssaye, Vandamme aurait levé ses

1. Grouchy, IV, p. 49.

*La journée du 17 juin 1815.*

bivouacs avant midi. Mais nous croyons que l'auteur se trompe au moins d'une demi-heure. Pour appuyer son opinion il cite divers documents : d'abord (249) un rapport de Grœben qui aurait été adressé vers midi, et disant que des troupes sont en mouvement de Fleurus sur Gembloux. Mais si l'on se reporte aux rapports de Grœben envoyés successivement dans l'après-midi et reproduits dans l'ouvrage de Winand (295) on en trouve bien un où il dit que des troupes sont en marche dans la direction de Gembloux, mais il est daté non pas de midi, mais de quatre heures. C'est donc un document à écarter. Un autre cité par Houssaye est celui de Baudus où il est dit que lorsque Soult se rendit de Fleurus au moulin de Bussy (où il arriva avant midi) il vit les colonnes de Grouchy en marche. Or cette assertion de Baudus, comme beaucoup d'autres, est manifestement inexacte; car, quand Grouchy rencontra Soult, il venait justement d'envoyer le colonel de Blocqueville à Vandamme; il n'est pas possible qu'en moins d'un quart d'heure, l'ordre de mouvement ait été porté et les troupes mises en marche. D'autre part d'après Houssaye la tête de colonne du 3<sup>e</sup> corps serait arrivée à Ligny vers une heure trois quarts. Il en conclut que partant de Saint-Amand et obligé de faire un crochet au sud pour aller à Ligny, il avait marché à l'allure de 3 kilomètres à l'heure, ce qui serait déjà une marche bien lente à laquelle les troupes du premier Empire ne devaient pas être habituées. Mais d'après Stoffel les troupes de Vandamme venaient non pas de Saint-Amand (58), mais du plateau de Bry ayant bivouaqué entre ce village et Wagnelée. Elles ont dû aller directement de Bry à Ligny, c'est-à-dire parcourir 3 ou 4 kilomètres et non pas 6. En suivant ce trajet, si elles étaient parties avant midi pour arriver à une heure trois quarts, elles n'auraient même pas fait 2 kilomètres à l'heure ce qui est tout à fait invraisemblable; en outre elles auraient été obligées de traverser complètement les troupes du 4<sup>e</sup> corps, ce qui n'est guère plus admissible. Ce qui nous paraît le plus probable, c'est que Vandamme prévenu vers midi est parti au plus tôt à midi et demie et est arrivé au Point-du-Jour vers trois heures et demie, ce qui est déjà une grande durée pour parcourir au plus 8 kilomètres.

*Colonel A. Grouard.*

Pendant que s'exécutait ce mouvement préparatoire, Grouchy avait reçu la lettre que Napoléon avait dictée à Bertrand et qui lui prescrivait de se porter sur Gembloux. Houssaye et Stoffel ne sont pas d'accord sur l'heure à laquelle cette lettre parvint au Maréchal. D'après le second il venait de la recevoir quand la tête de colonne de Vandamme débouchait sur le Point-du-Jour vers trois heures trente. D'après le premier (240) elle serait arrivée vers une heure; la question est de peu d'importance, il suffit de savoir que l'ordre d'aller à Gembloux fut reçu avant l'arrivée des troupes de Vandamme au Point-du-Jour.

Elles purent s'engager de suite dans la direction de Gembloux et celles de Gérard qui s'étaient préparées dans l'intervalle purent les suivre sans interruption. Mais le mouvement exécuté sur une seule route et sous une pluie torrentielle se fit lentement. Vandamme arriva à Gembloux vers six heures, et alla camper à la sortie de la ville<sup>1</sup>. Thielman avait quitté à deux heures la position qu'il occupait depuis le matin et s'était dirigé sur Wavre par Corbais.

Bülow l'avait suivi avec le gros du IV<sup>e</sup> corps.

En réalité leur mouvement s'exécuta en plusieurs colonnes<sup>2</sup>, par de mauvais chemins que la pluie avait rendus exécrationnels.

Stoffel dit au contraire (60) qu'Exelmans n'arriva à Gembloux qu'après le départ du IV<sup>e</sup> corps prussien, mais qu'il put voir tout le III<sup>e</sup>, qui cependant décampa sans qu'on en fut immédiatement avisé.

Averti un peu plus tard de son départ, Exelmans porta la division de dragons Chastel sur Sauvenière. Il faisait si mauvais temps que cette cavalerie montra peu de vigilance et perdit la trace des Prussiens.

D'après Houssaye (243) il semble que les deux corps prussiens exécutèrent leur mouvement à peu près simultanément, l'un par Corbais, l'autre par Walhain et Corroy; c'est ce qui paraît le plus vraisemblable et conforme aux renseignements<sup>3</sup> que recueillit

1. Houssaye, 252. Stoffel, *R. M. G.*, juillet, 1909, 61.

2. Winand, 188.

3. Grouchy, IV, 73.

*La journée du 17 juin 1815.*

Grouchy le lendemain à Walhain. D'après ces renseignements 30 à 40 000 hommes venant de Hannut et de Liège et se dirigeant sur Wavre auraient traversé Walhain pendant la journée du 17. Grouchy en arrivant à Gembloux le 17 vers six heures n'avait pas ces renseignements, il prescrivit d'envoyer à la découverte sur Sart-à-Walhain et Perwez, Bonnemains jeta des reconnaissances sur Tourinnes où l'on retrouva des Prussiens; c'était évidemment du IV<sup>e</sup> corps, ce qui montre contrairement à ce que dit Stoffel que ce corps n'avait pas précédé le III<sup>e</sup>. Le plus vraisemblable est donc, comme je l'ai dit plus haut, que les deux corps marchèrent simultanément, l'arrière-garde du IV<sup>e</sup> corps partant la dernière.

Houssaye soutient que les ordres d'exploration ne venaient pas de Grouchy, mais d'Exelmans, il donne pour raison que Bonnemains a quitté Sauvenière avant sept heures (253) c'est-à-dire avant l'arrivée de Grouchy à Gembloux; mais à la page précédente (252) l'auteur dit que le corps de Vandamme s'arrêta à Gembloux à six heures.

D'après Stoffel (160) Grouchy précéda son infanterie sous une escorte de cavalerie légère; même en admettant qu'il ne l'ait pas fait, ce qui est peu probable, il est hors de doute qu'il est arrivé au moins avec la tête de colonne de Vandamme, c'est-à-dire avant six heures et par conséquent ses ordres ont pu être transmis avant sept heures à Sauvenière qui n'est qu'à 4 kilomètres de Gembloux; toutefois il est bien possible qu'Exelmans ait de lui-même poussé des reconnaissances dans plusieurs directions. Au fond tous ces petits détails n'ont pas d'importance, ce n'est pas là qu'est la cause du désastre de l'armée française.

Pour Stoffel<sup>1</sup> les opérations de l'aile droite pendant la journée du 17 sont la cause des événements du lendemain. Il veut résumer les fautes commises, mais nous ne sommes nullement de son avis au sujet des conclusions, et nous allons en donner les raisons.

1<sup>o</sup> Il est vrai que Pajol se trompe au sujet de la retraite des Prussiens, et que les premiers renseignements qu'il a envoyés ont pu faire croire qu'elle avait lieu sur Namur; mais cette erreur n'a

1. *R. M. G.*, juillet 1909, p. 64.

*Colonel A. Grouard.*

pas eu les conséquences que plusieurs écrivains veulent lui attribuer, car Berton a su de bonne heure qu'il y avait un corps prussien à Gembloux, et Napoléon en a été informé dans la matinée. Il le savait quand il a donné des ordres écrits à Grouchy, par l'intermédiaire de Bertrand, et en admettant que dans ses instructions verbales, il ait d'abord indiqué la direction de Namur, comme le prétend Grouchy, ces instructions n'ont même pas reçu un commencement d'exécution, car l'ordre écrit qui les rectifiait est arrivé avant que le 3<sup>e</sup> corps français ait atteint le Point-du-Jour.

2° Il est vrai qu'à Gembloux, Exelmans a perdu le contact des Prussiens, mais on les a retrouvés dans la soirée, et par la lettre que Grouchy a écrite à dix heures du soir et que Napoléon a reçue à deux heures du matin, le maréchal faisait savoir qu'une fraction de l'armée prussienne avait pris probablement la direction de Wavre. D'autre part, l'Empereur savait par Milhaud qu'une autre colonne s'était dirigée également sur Wavre, par Mont-Saint-Guibert.

3° Pour avoir des renseignements plus complets, il aurait fallu faire suivre les colonnes qui se sont retirées par Mont-Saint-Guibert, mais ce n'était pas l'affaire de Grouchy, au moins le 17.

C'est cette fraction qu'on a laissé échapper et qu'on n'a pas essayé de retrouver dans la matinée, préjugant que le gros avait marché sur Namur et sur Gembloux.

4° Il est encore vrai que les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> corps français n'ont fait qu'une petite marche. Mais cela tient avant tout à ce que Napoléon n'a donné ses ordres qu'à midi, et ensuite au mauvais temps qui survint. Dans ces conditions les troupes de l'aile droite ne pouvaient pas aller beaucoup plus vite.

L'infanterie s'arrête et la cavalerie ne montre pas toute la vigilance désirable. D'après Stoffel ce serait la cause que Napoléon ignore la retraite des Prussiens sur Wavre, et ce qui l'amena à en écarter l'idée.

Nous croyons que cette manière de voir n'est pas exacte; tant par Milhaud que par la lettre écrite par Grouchy à dix heures du

*La journée du 17 juin 1815.*

soir, Napoléon dans la nuit du 17 au 18 se trouva suffisamment renseigné au sujet des mouvements des Prussiens vers Wavre, car ces mouvements lui sont signalés de deux côtés différents.

Seulement il ne croit pas qu'une fois à Wavre les Prussiens soient capables de venir appuyer directement les Anglais. Ce n'est qu'à lui que cette erreur peut être imputée et non pas à Grouchy.

D'après Stoffel également, Napoléon fut très mécontent d'apprendre par la lettre de Grouchy qu'il n'avait pas dépassé Gembloux.

Il semble qu'il aurait pu se dire que c'était la conséquence de ses ordres tardifs et du mauvais temps.

Et si l'on faisait remarquer que dans le même temps lui-même avait suivi les Anglais sans les perdre de vue et en faisant beaucoup plus de chemin, nous ferions observer d'abord que de leur côté on avait toujours été en contact au moyen des troupes de Ney, et que l'arrière-garde anglaise était encore aux Quatre-Bras quand Napoléon s'y présenta; ensuite que ses troupes suivaient une route pavée au lieu d'un chemin défoncé comme celui du Point-du-Jour à Gembloux; enfin que le corps de tête seul, celui de d'Erlon, qui ne s'était pas battu la veille, alla jusqu'à hauteur de Plancenoit, n'ayant pas fait beaucoup plus de chemin que Vandamme, que le gros resta sur la Dyle, on sait dans quel état<sup>1</sup>, et que par conséquent il n'est pas juste de dire avec Pollio<sup>2</sup> que la distance parcourue par l'aile droite est la moitié de celle parcourue par les réserves de Napoléon.

Les réserves firent d'abord halte à Marbais; de Marbais à Genappe il n'y a pas plus loin que de Bry à Gembloux par Ligny et le Point-du-Jour.

Au sujet de ces mouvements Pollio fait encore à Grouchy bien des critiques qui, suivant nous, ne sont pas justifiées.

Il lui reproche, par exemple, d'avoir dit que s'il n'avait pas dépassé Gembloux, cela tenait à ce que Napoléon lui avait dit : « Rendez-vous à Gembloux ».

1. Houssaye, p. 174.

2. P. 330.

*Colonel A. Grouard.*

Il faut d'abord remarquer que le passage visé par Pollio<sup>1</sup> n'est pas de Grouchy lui-même, mais de son petit-fils.

En outre Pollio omet de rappeler la suite de l'ordre de Napoléon.

Après avoir prescrit de se porter sur Gembloux, l'ordre dicté à Bertrand disait : « Tenez constamment vos deux corps d'infanterie dans deux lieues de terrain. »

Or, comme le fait observer l'auteur des *Mémoires*, il n'était pas possible d'exécuter cette prescription sans arrêter le mouvement du 3<sup>e</sup> corps, car le 4<sup>e</sup> était échelonné en arrière, et les dernières troupes n'arrivèrent qu'à onze heures du soir.

Mais en réalité ce n'est pas cette considération qui a porté Grouchy à ne pas aller plus loin.

On trouve les véritables raisons dans les réfutations qu'il a faites lui-même de l'ouvrage de Gourgard<sup>2</sup>. Il y est dit que le temps était affreux, les chemins presque impraticables et que Grouchy n'avait aucune donnée positive sur la direction qu'avait prise la marche de l'armée prussienne. Dans ces conditions : « la nuit, le temps, et l'appréhension d'envoyer l'infanterie dans une direction fautive rendaient la continuation du mouvement impossible ». Et nous ajouterons que quand même Exelmans, avec plus de vigilance, n'aurait jamais perdu le contact avec l'arrière-garde prussienne, on n'aurait jamais eu de renseignements assez précis pour entreprendre une marche de nuit dans de pareilles conditions.

L'arrêt aux environs de Gembloux était donc une conséquence forcée des conditions initiales de la marche.

Tout au plus pourrait-on reprocher à Grouchy de n'avoir formé qu'une seule colonne; d'après (330) Pollio, laissant le 3<sup>e</sup> corps marcher par la route directe, on aurait pu diriger le 4<sup>e</sup> par Bothey; mais il faut remarquer qu'on aurait ainsi allongé son trajet. Toutefois les deux corps seraient arrivés à peu près en même temps, mais l'état des chemins et la nuit n'auraient pas permis d'aller plus loin.

Une fois à Gembloux, ayant recueilli quelques renseignements,

1. Grouchy, IV, p. 51.

2. Grouchy, V, p. 135.

*La journée du 17 juin 1815.*

Grouchy expédia le soir des ordres à ses subordonnés pour le lendemain.

En y renvoyant, Pollio y trouve une nouvelle preuve de l'inexactitude des documents publiés par Grouchy. Il fait observer que dans l'ordre à Pajol, il est dit que Vandamme avait prescrit à la division Subervie de rejoindre Pajol, tandis que Grouchy devait savoir que l'Empereur avait retiré Subervie du corps de Pajol.

Mais il faut remarquer que l'ordre à Pajol dont il s'agit n'est pas un souvenir, c'est un document du moment<sup>1</sup>. Il est donc probable que l'erreur de Grouchy provient de quelque malentendu.

Il est très possible que Vandamme dans la matinée ait donné l'ordre à Subervie de rejoindre son corps, et que Napoléon l'ait retenu plus tard quand il a marché sur les Quatre-Bras et quand il a attiré également à lui Domon, qui appartenait au 3<sup>e</sup> corps, et que Grouchy n'en ait pas été averti.

Pollio veut aussi relever (358) les différences qui existent entre deux versions du rapport envoyé à l'Empereur à dix heures du soir, et données, l'une par la relation succincte de Grouchy<sup>2</sup> (écrite en 1818 et non pas en 1843), l'autre par les archives du ministère de la Guerre. La différence entre les deux textes est en réalité insignifiante. Ce qui ressort de l'une comme de l'autre, c'est qu'une partie des Prussiens serait allée sur Wavre, l'autre sur Pervez; et Grouchy émet l'avis (ce n'est plus un fait) que c'est sans doute pour aller d'une part vers Wellington, d'autre part sur Liège, tandis qu'une colonne reconnue le matin avait été sur Namur.

Pajol avait rendu compte que Namur était évacué, mais Grouchy a en vue la colonne reconnue le matin, qui tout en s'étant engagée sur la route de Namur ne s'y est pas forcément arrêtée. Pollio appelle aussi l'attention (339) sur les divers renseignements qui d'après lui auraient été joints au rapport de Grouchy; mais en réalité ces renseignements, dont un a été recueilli à Gembloux et les deux autres seulement le lendemain à Sart-à-Walhain, n'ont pas été joints au rapport envoyé le 17 à dix heures du soir. Il

1. Grouchy, IV, 57.

2. Dont le texte se trouve reproduit dans les *Mémoires de Grouchy* (IV, p. 58).

*Colonel A. Grouard.*

n'en est pas trace dans la version de la relation succincte ni dans celle du ministère de la Guerre; on peut s'en assurer en se reportant aux reproductions que Pollio lui-même en a données.

Ces renseignements ne sont visés que dans la lettre écrite par le maréchal le 18 à onze heures du matin de Sart-à-Walhain. En les mentionnant à la fin de sa lettre Grouchy dit : Je les joins à ces lignes<sup>1</sup>; on ne s'explique pas comment Pollio a pu faire une pareille confusion, mais quand on cherche avant tout à relever des fautes pour les faire retomber sur ceux qui ne les ont pas commises, on en trouve même où il n'y en a pas.

C'est cette tendance qui se manifeste encore dans les pages suivantes du même écrivain.

Il dit d'une part (341) que Grouchy, aussitôt reçue la lettre écrite par Bertrand, devait prescrire une reconnaissance sur Namur, tandis qu'il a attendu le soir pour recommander à Pajol de s'assurer le lendemain que Namur est évacué, et il trouve la chose d'autant plus étrange que Pajol lui a écrit le 17 que l'évacuation avait eu lieu. Mais tout cela est encore facile à expliquer et à justifier.

D'abord Grouchy sait que dès le matin Pajol s'était porté dans la direction de Namur, et qu'ensuite il avait abandonné cette direction parce que l'ennemi est en retraite sur Saint-Denis et Leuse et que Pajol le suit de ce côté.

Ce dernier en avait rendu compte dans une lettre écrite à midi et reçue vers trois heures (IV, 48).

Il n'y a donc pas urgence de lui donner de nouvelles instructions, il s'agit seulement de savoir si Namur est évacué, et si Grouchy à dix heures du soir demande (IV, 57) à Pajol de le renseigner à ce sujet, cela prouve seulement que quand il a écrit sa lettre, il n'avait pas encore reçu celle où Pajol lui rendait compte de l'évacuation, ce qui n'a rien de surprenant, car aucun d'eux ne savait au juste où l'autre se trouvait. Quant à cette seconde lettre de Pajol, elle est visée dans une troisième (IV, 64) écrite le 18 à quatre heures du matin. D'ailleurs, Pollio un (342) peu plus loin, trouve encore

1. Grouchy, IV, 72.

*La journée du 17 juin 1815.*

plus étrange que Grouchy ait prescrit pour le lendemain une reconnaissance vers Namur, lorsqu'il savait qu'elle était faite dès midi. Mais alors il ne faut pas lui reprocher de ne pas l'avoir prescrite de suite. Et pour achever d'accabler Grouchy, Pollio fait observer que tout en ayant demandé à dix heures du soir si Namur est évacué, cela ne l'a pas empêché d'écrire plus tard (IV, 262)<sup>1</sup> que le 17 à trois heures la direction de Namur fut abandonnée.

Or c'est l'exacte vérité et tout cela n'implique aucune contradiction, car quoique le gros des troupes de Grouchy eût abandonné la direction de Namur pour prendre celle de Gembloux, cela n'empêchait pas de faire une reconnaissance du côté de Namur pour savoir si la ville était évacuée, et pour y faire envoyer des troupes de Charlemont comme l'avait prescrit Napoléon. Plus loin (343) Pollio reproduit deux lettres de Grouchy à Pajol.

La première que l'auteur déclare avoir trouvée aux archives de Paris, mais que chacun peut lire dans les *Mémoires* (IV, 62); elle est écrite à trois heures du matin et prescrit à Pajol de se porter sur Tourinnes.

Toutefois les deux versions diffèrent en ce que l'une d'elles (celle des archives) dit que Grouchy va lui-même à Tourinnes, tandis que dans l'autre il n'y a rien de semblable.

C'est une différence sans importance due probablement à une erreur de transcription. En fait Grouchy n'a pas été à Tourinnes et il ne semble pas qu'il en ait jamais eu l'intention; mais d'après Pollio, on ne comprend pas dans quel but il y a envoyé Pajol. Le même auteur ne comprend pas non plus que dans la seconde lettre à Pajol écrite un peu plus tard (IV, 92) Grouchy en lui faisant savoir qu'un grand parc ennemi doit être à une lieue de Grand-Leez, lui prescrit de vérifier le fait et de tomber dessus, au lieu de charger de cette mission les dragons qui étaient à Sauvenière, beaucoup plus près de Grand-Leez que de Mazy.

Pour nous les dispositions de Grouchy sont aussi simples que sages. D'abord il dirige Pajol sur Tourinnes parce que, quoique

1. Il faut remarquer que cet extrait des *Mémoires* n'est pas de Grouchy lui-même, mais qu'il est tiré de la réfutation que son petit-fils a faite de l'ouvrage de Thiers, qui n'a paru que longtemps après la mort du maréchal.

*Colonel A. Grouard.*

décidé à marcher avec le gros de ses troupes sur Wavre où s'est portée la fraction principale de l'ennemi, il est en droit de supposer que quelques détachements ont pris la route de Liège; Pajol qui est à son extrême droite est tout naturellement désigné pour les surveiller. Il n'est pas moins rationnel de compléter cet ordre en prescrivant à Pajol de tomber sur le parc ennemi supposé, car dans la lettre de dix heures du soir (IV, 57) il lui avait déjà prescrit de marcher sur Grand-Leez et il devait croire que le nouvel ordre le trouverait près de cette localité. En outre, s'il en avait chargé les dragons d'Exelmans, il n'aurait plus eu personne à porter sur Wavre pour éclairer la marche directe.

Pollio fait aussi observer que Grouchy avait déjà prescrit de diriger sur Grand-Leez la cavalerie du 4<sup>e</sup> corps (IV, 54) après avoir commis la faute de la laisser en arrière (335) à Bothey. Or, si l'on jette les yeux sur la carte, on remarque que Bothey est à peu près à mi-distance entre le Point-du-Jour et Mazy, c'est-à-dire à droite et non en arrière de la route qu'ont suivie les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> corps, et comme Exelmans était en avant, que sur la droite on ne savait pas au juste ce qu'il y avait d'ennemis, ni où était Pajol, il était sage de laisser de la cavalerie du côté de Bothey pour protéger la marche.

A ce moment on ne savait pas que Pajol avait abandonné la route de Namur, Grouchy n'avait donc pas commis une erreur grave en y laissant la division Vallin; d'autre part, en dirigeant le lendemain cette division sur Grand-Leez, il avait sans doute pour raison de dégager la route principale, car il prescrit qu'elle devra rallier le gros quand on sera à hauteur de Grand-Leez; parce que à ce moment (17 au soir) Grouchy est porté à croire que le gros de l'ennemi s'est retiré sur Perwez-le-Marché et qu'il a l'intention d'y marcher le lendemain.

D'autre part Vallin n'avait pas d'infanterie avec lui, et il n'était pas en mesure de remplir la mission confiée à Pajol aussi bien que ce dernier qui disposait de la division Teste.

Dans une autre lettre du lendemain Grouchy prescrit à Vallin de se porter de Grand-Leez à Sart-à-Walhain et Tourinnes où il devra rejoindre le corps d'Exelmans.

*La journée du 17 juin 1815.*

Pollio fait remarquer à ce propos (p. 344) que Vallin avait déjà l'ordre de se réunir à Exelmans pendant la marche sur Perwez et que Tourinnes n'est pas sur le chemin de Grand-Leez à Perwez. Pour appuyer ses observations il renvoie (336) aux archives de la guerre et aux *Mémoires* de Grouchy (IV, 54); mais si l'on se reporte à ce dernier ouvrage, on n'y trouve rien de semblable.

Dans la lettre que vise Pollio qui est écrite à Gérard le 17 vers sept heures du soir et qui contient des instructions pour Vallin, il est bien dit que le lendemain on marchera sur Perwez et que Vallin devra être en mesure de rallier la colonne principale quand elle sera à hauteur de Grand-Leez, mais il n'est pas question d'Exelmans.

Plus tard vers dix heures Gérard et Vandamme ont l'ordre (IV, 55) de marcher le lendemain sur Sart-à-Walhain d'où la marche ultérieure sera réglée d'après les renseignements qui auront été recueillis; mais le lendemain quand Grouchy écrit directement à Vallin la lettre que Pollio reproduit (344), il en est tout autrement.

Grouchy est bien décidé à ce moment à marcher par Sart-à-Walhain sur Wavre.

Il l'écrit à l'Empereur (P. 345, G. IV, 65) dans une nouvelle lettre où il lui dit que tous les renseignements qu'il a reçus lui confirment que l'ennemi se retire sur Bruxelles pour livrer bataille après s'être réuni à Wellington.

Il lui rend compte en même temps qu'il laisse à Gembloux 25 chevaux pour assurer la correspondance avec Sa Majesté.

En effet, dans la même lettre à Vallin (P. 344), il lui prescrit d'envoyer de Grand-Leez 25 dragons à Gembloux, où ils s'arrêteront jusqu'à nouvel ordre, à l'effet de le relier avec l'Empereur.

Tout cela est très sensé et la confusion que Pollio signale n'existe nulle part.

Pollio dit que Grouchy envoie des renseignements inexacts, parce qu'il se trompe sur la position du III<sup>e</sup> corps de l'armée prussienne; Grouchy ne pouvait pas savoir au juste les corps qu'il avait devant lui. Napoléon en savait moins sur ses adversaires la veille d'Iéna et même pendant la bataille; il en savait encore bien

*Colonel A. Grouard.*

moins lorsqu'il livrait la bataille d'Abensberg (1809); l'important est que Grouchy signale la retraite sur Bruxelles par Wavre. Grouchy n'allongeait pas sensiblement le chemin en marchant par Walhain (et non par Sart-à-Walhain).

Si Grouchy ne va pas à gauche, c'est qu'il croit que les Prussiens vont sur Bruxelles et qu'il ne songe pas un instant qu'ils vont marcher sur Mont-Saint-Jean.

On ne comprend pas, dit Pollio, qu'avec ses renseignements il n'ait pas franchi la Dyle pour marcher sur Wavre par la rive gauche. C'est si compréhensible que (IV, 99) même le 18 à une heure, Napoléon a dit que le mouvement par Corbais et Wavre était conforme à ses dispositions; et cependant Napoléon en savait autant et même plus que Grouchy sur les mouvements des Prussiens, car les renseignements rapportés par Milhaud n'avaient pas été transmis au maréchal.

De plus Napoléon sait qu'il va livrer bataille aux Anglais à Mont-Saint-Jean, tandis que Grouchy ne sait pas qu'ils s'y sont arrêtés.

Pollio veut bien reconnaître (347) que la mission confiée à Grouchy n'était pas facile et qu'on ne doit pas conclure des dispositions qu'il a prises qu'il fût une nullité.

Il pense qu'en tenant compte des difficultés qu'il avait à surmonter, on ne doit pas être étonné qu'un bon général comme lui ait commis tant d'erreurs et tant d'oublis.

Pour nous, nous ne voyons ni ces erreurs ni ces oublis, et en examinant l'ensemble de ses dispositions dans cette journée du 17 juin, nous estimons qu'elles ne donnent pas lieu à de graves reproches. Le matin, après avoir donné des ordres à Pajol et à Exelmans, il vient prendre ceux de l'Empereur qui, au lieu de lui en donner, le retient avec lui jusque près de midi. Pendant ce temps les Prussiens s'éloignent et prennent de l'avance. Que voulait-on que fit Grouchy en présence de l'inertie de Napoléon?

Enfin vers onze heures et demie il reçoit l'ordre de se mettre à la poursuite des Prussiens que Napoléon croit d'abord dans la direction de Namur, puis un peu plus tard sur celle de Gembloux.

En lui faisant écrire par Bertrand Napoléon appelle son atten-

*La journée du 17 juin 1815.*

tion sur ce que peuvent faire les Prussiens, soit aller sur la Meuse ou revenir vers Wellington.

Grouchy porte ses forces sur Gembloux et ce n'est pas sa faute si Vandamme et Gérard n'y sont pas arrivés plus vite; et d'ailleurs on ne pouvait plus rejoindre les Prussiens dans la journée tant à cause du temps perdu le matin que par suite de l'orage survenu dans l'après-midi; mais on pouvait les surveiller avec la cavalerie. Exelmans aurait pu le faire d'un peu plus près; cependant on a des renseignements suffisants dans la soirée pour conjecturer qu'au moins une partie de l'armée prussienne va sur Wavre.

Une fois à Gembloux, Grouchy montre toute l'activité désirable et prend des dispositions raisonnables. Il envoie de suite des ordres très sensés à Pajol, à Exelmans, un peu plus tard à Vandamme et à Gérard et il envoie un rapport à Napoléon.

Le lendemain matin il les renouvelle en les modifiant d'après les renseignements qu'il a reçus la nuit, et il écrit de nouveau à l'Empereur pour lui dire cette fois que c'est bien sur Bruxelles que l'ennemi se retire et qu'il va marcher sur Wavre. Quant aux postes de cavalerie à établir pour communiquer avec Napoléon, Grouchy n'avait reçu aucune instruction précise à ce sujet, et n'avait pas de dispositions spéciales à prendre le 17, et pour le 18 il prescrit à Vallin de laisser 25 dragons à Gembloux.

En somme aucune des critiques de Pollio sur les dispositions de Grouchy ne résistent à un examen impartial, et si l'on étudie sans parti pris les diverses questions qu'il a soulevées, loin d'y trouver matière à critique contre Grouchy, on y voit au contraire que le maréchal était un homme de mérite et expérimenté, si l'on n'avait déjà de nombreuses raisons d'être fixé sur ce point<sup>1</sup>.

La comparaison que Pollio présente entre Grouchy et Ney (349) porte à faux, car Ney était en contact avec les Anglais, tandis que Grouchy même en gagnant une heure, comme c'était possible, aurait trouvé Thielman parti quand son infanterie serait arrivée à Gembloux.

Pollio prétend que ni Grouchy ni Ney n'avaient une idée juste

1. Voir l'avis de Jomini dans les *Mémoires* (V, 475 et 476.)

*Colonel A. Grouard.*

de la situation; mais ce n'était pas à eux qu'il appartenait de combiner les mouvements d'ensemble, mais à Napoléon dont ils devaient suivre les instructions. Ney n'a jamais été en mesure de forcer les Anglais à une bataille avantageuse.

Wellington a pensé un instant à accepter la bataille avec le concours des Prussiens; mais dès sept heures du matin il savait qu'il ne devait pas y compter, et il était résolu à se retirer.

Pour l'atteindre avant son départ, il aurait fallu que Napoléon mit ses troupes en mouvement à la pointe du jour, en prescrivant à Ney d'attaquer avec ce qu'il avait sous la main; or Napoléon n'a rien fait de semblable.

Il est injuste de reprocher à Grouchy de n'avoir pas rempli sa mission de poursuivre et d'informer ou plutôt il faut dire que s'il ne l'a pas fait c'est que Napoléon l'en a empêché en le retenant toute la matinée au lieu de lui donner les ordres qu'il était venu demander.

En constatant que Grouchy se trompe souvent en rapportant les mouvements des Prussiens, Pollio ajoute : Voilà comment est écrite l'histoire par Grouchy; mais il nous semble que si les *Mémoires* du Maréchal renferment bien des erreurs, il y en a cependant beaucoup moins que dans l'ouvrage du général Pollio.

Pollio conclut ses observations en disant que les destinées de la guerre furent dans cette journée (le 17) suspendues à un fil, et que quelques coups de canon tirés par Ney et par Exelmans dans la matinée du 17 auraient peut-être rompu ce fil.

Il nous est impossible de partager cette manière de voir. C'est avant tout de Napoléon que dépendait la tournure des opérations, c'est la perte de la matinée qui l'a mis dans une situation à peu près inextricable en permettant aux Anglais de se dérober et aux Prussiens de se refaire. Dans la matinée l'initiative de Ney ou d'Exelmans n'aurait rien produit d'important, tandis que Napoléon restait inerte et à midi la situation de ses adversaires était telle qu'il ne pouvait plus les empêcher de se réunir au moins à Bruxelles.

Il n'y avait qu'un moyen de compléter la victoire de Ligny, c'était de se mettre à la poursuite des Prussiens à la pointe du

*La Solution des Énigmes de Waterloo.*

jour, et si l'armée française ne l'a pas fait, c'est à Napoléon qu'il faut s'en prendre et non pas à ses lieutenants.

En résumé nous trouvons que les reproches que Pollio adresse à Grouchy, d'accord avec la plupart des historiens, ne sont pas mérités, que les erreurs commises du côté des Français dans la journée du 17 juin sont bien la cause première du désastre de Waterloo, mais que ces erreurs sont imputables à Napoléon lui-même bien plus qu'à ses lieutenants.

Colonel A. GROUARD.

---

A PROPOS DE  
« LA SOLUTION DES ÉNIGMES DE WATERLOO »  
(DEUXIÈME RÉPONSE AU COLONEL GROUARD)<sup>1</sup>

---

Le colonel Grouard consacre dans la *Revue* de septembre-octobre une note additionnelle à ma première réponse, et termine cette note par la phrase suivante : « Que m'importe après tout cela l'appréciation malveillante d'un écrivain, comme M. Lenient, dépourvu de toute autorité militaire, et à qui sûrement la trouvaille, qui consiste à déclarer que la note au crayon du 16 juin 1815 est un faux, et qui est la seule nouveauté de son livre, ne suffira pas à en donner. »

Cette phrase m'impose le devoir de répondre, et me donne, de la manière la plus évidente, le droit de réponse légale. J'en use.

De plus, la Direction de la *Revue*, venant à l'aide de M. Grouard, insère au bas de la même page (p. 206) la note suivante : « Le dernier grand ouvrage paru sur Waterloo, dont nous rendrons compte bientôt, est celui du Captain A. F. Becke... London, Kogan, 1914. » Comme mon livre, *La Solution des Énigmes de*

1. Nous avons été requis par M. E. Lenient, au nom de la loi, d'insérer cette « 2<sup>e</sup> réponse ». Nous ne pouvions nous y refuser, et nous n'en avons pas eu la pensée. — E. D.

*E. Lenient.*

*Waterloo*, bien que remis à MM. Plon-Nourrit le 3 juin 1914, n'a pu paraître, en raison des circonstances, qu'à la date de 1915, je constate sans manifester l'ombre de surprise ou de colère, que la Direction de la *Revue* et M. Grouard rivalisent de politesse et de courtoisie à mon égard. Probablement, le « Captain » A. F. Becke représente à leurs yeux une très haute « autorité militaire », tandis que pour moi, comme je ne suis qu'officier français et retraité pour blessure de guerre!... Mais passons. Notons simplement que mon droit de réponse devient irréfutable.

En raison de ce droit, courons aux seules preuves intéressantes, aux faits positifs et pratiques.

Procédons par ordre. D'abord, la question de clarté et de documents. Le général Bonnal, qui fut, dans sa direction de l'École de Guerre, le véritable initiateur des méthodes de guerre napoléoniennes, non pas des théorèmes de géométrie creuse et vide et des discours littéraires chers à Jomini et à M. Grouard, mais des méthodes positives et pratiques, le général Bonnal, qui fut le professeur de nombreux généraux en chef actuels, a écrit à propos de mon livre, *La Solution des Énigmes de Waterloo*, que tout homme de bon sens pouvait le comprendre. Il a pris parti pour moi, rédigé le plus complet éloge de mon œuvre. Et pourtant, je ne l'avais cité qu'au point de vue des matériaux et des documents. Quand il s'est agi de synthèse, je n'ai pas hésité à le combattre. Fait curieux et qui force à réfléchir ceux qui se donnent la peine de creuser un problème : le général Bonnal avoua que mes arguments étaient décisifs, et que j'avais raison contre lui.

Résumons : d'une part il est établi par la lecture de mon livre, livre parfaitement clair pour tout homme de bon sens, que j'ai produit par textes précis et discussions, que personne n'avait trouvées avant moi, des solutions neuves concernant les énigmes capitales de Waterloo, non pas sur le seul fait de la note au crayon du 16 juin, mais sur dix problèmes essentiels, dont dépendent de multiples solutions secondaires. J'ai défié le colonel Grouard de produire un seul texte d'aucun auteur, militaire ou civil, français ou étranger, laissant prévoir les arguments neufs, clairs et précis que j'ai accumulés.

*La Solution des Énigmes de Waterloo.*

D'autre part, le colonel Grouard s'est révélé, dans la seconde analyse de mon œuvre (*Revue* de septembre-octobre) tout comme dans la première (mars-avril), incapable de citer un seul auteur ayant résolu les dix problèmes capitaux de la même manière que moi, incapable de citer une seule erreur dans mes textes, incapable de réfuter un seul de mes arguments.

Aux hommes de bon sens, aux esprits impartiaux de décider ! Je dirai plus, et je m'adresse aux plus fervents admirateurs de la véritable gloire de Napoléon, aux esprits indépendants et réfléchis : qui a le mieux discerné la profondeur et l'art suprême de son génie militaire ? Que ces fervents relisent ce que j'ai écrit sur Iéna, et ils décideront entre les écrivains de la légende et moi ! Les passionnés de légendes se montrent tellement incapables de comprendre la haute stratégie qu'ils reprochent à Napoléon d'avoir lancé Davout à 28 kilomètres de distance ! Les malheureux ne comprennent rien au prodigieux mouvement enveloppant d'Iéna !

Indiquons brièvement les solutions neuves que j'ai produites : 1° Origines de la campagne, administration, recrutement, analyse psychologique des chefs et des armées ; 2° Débouché par Charleroi, calcul des heures et marches à travers l'étroit défilé qui fit tout manquer ; 3° Rupture stratégique et création de zone de manœuvre, discussion du principe posé par Napoléon lui-même ; 4° Attaque par Mons, détermination des distances et immobilisation des Anglais ; 5° Aucun rapport entre 1796 et 1815, destruction de la fausse légende centenaire ; 6° La manœuvre des Quatre-Bras, abandon des discussions de montres et de pendules et élargissement du problème ; 7° La journée du 16, la note au crayon, démonstration de la pensée de Napoléon travestie et faussée par la légende ; 8° La journée du 17, discussion des mouvements de Grouchy et de la critique de Clausewitz présentée sous son véritable jour ; 9° La bataille, discussion des manœuvres de Ney, anéantissement de la théorie des boucs émissaires ; 10° La leçon du Passé, danger des offensives inconsidérées, des attaques frontales sans préparation par l'artillerie, nécessité impérieuse de l'artillerie lourde et de nouveaux procédés tactiques.

Quand M. Grouard se permet de répéter que je n'ai produit

*E. Lenient.*

comme « trouvaille » originale que l'imputation de faux prouvée contre la note au crayon, il s'enferme lui-même dans un dilemme implacable : ou il n'a pas lu mon livre et ma première réponse dont il prétend rendre compte, ou il altère sciemment et volontairement la vérité.

J'ai horreur des questions personnelles, mais malgré ma répugnance, il me faut traiter, si brièvement que ce soit, cette question, et l'éclaircir à fond.

Qu'est-ce que peut bien signifier : « dépourvu de toute autorité militaire »? Est-ce une aimable allusion à ma carrière brisée si vite? Oui, c'est vrai, deux ans après ma sortie de Saint-Cyr, une rude blessure de guerre — quatre ans d'hôpital et de lit, quatorze opérations, deux embolies au poumon et au cœur — me força à quitter l'armée, de la manière la plus honorable qui existe. Évidemment, deux ans après Saint-Cyr, je ne pouvais pas être maréchal de France! Est-ce pour ce motif que je suis dépourvu de toute « autorité militaire »? Beaucoup de mes camarades, plus heureux ou moins exposés que moi, parvinrent après trente ans de paisibles garnisons, ou de pacifiques séjours dans les bureaux, à des titres bien supérieurs à celui de M. Grouard. A qui doit aller l'« autorité militaire »? Cruelle énigme! Ne pouvant la résoudre, qu'il me soit permis au moins de saluer le tact exquis du susdit M. Grouard! Quel cœur généreux! quelle vaste compréhension des choses humaines!

Le principe d'autorité! Voilà l'unique argument que M. Grouard ait trouvé contre mes dix solutions neuves et probantes d'un problème de guerre! Impossible de déterrer dans un musée de vieilleries une arme plus désuète et plus fragile.

La montre de M. Grouard retarde de cinquante ans. Ah! si *La Solution des Énigmes de Waterloo* eût paru à la fin du second Empire, à l'époque où trônait sans débat et sans contradicteurs la légende alambiquée, contradictoire et falote du bon M. Thiers — le premier admirateur et le premier disciple du « prophète » Jomini — alors évidemment j'aurais couru grand risque de l'excommunication majeure. Au nom du principe d'« autorité », mon livre eût été honni, comme livre hérétique et damnable, sans

*La Solution des Énigmes de Waterloo.*

débat, sans réponse et sans appel. C'était le bon temps pour les écrivains suivant le cœur généreux de M. Grouard. En guise d'instruction stratégique, on lisait à nos généraux, dans les soirées du camp de Châlons, après une manœuvre de parade en terrain plat, les récits de bataille de cet excellent M. Thiers. Quel régal! quelle nourriture! C'est avec ce bagage plutôt léger que nos armées partirent pour la campagne de 1870. Les résultats lamentables en sont trop connus pour que j'aie besoin d'insister.

La critique a fait du chemin depuis cette époque bénie de M. Grouard. Le public d'aujourd'hui se méfie de la littérature, même de celle de M. Grouard. Les théorèmes mathématiques et les abstractions le laissent froid. Ce qu'il veut — et il a raison — ce sont des textes et des faits. Les affirmations sans preuves sont considérées comme inexistantes. Quand M. Grouard crie à tue-tête qu'il a noté l' « idée préconçue » de Napoléon, ses cris ne nous émeuvent pas et ne nous persuadent pas davantage, parce que jamais il n'a su en fournir la preuve positive. Les preuves documentaires et psychologiques des nombreuses idées préconçues de l'Empereur, j'ai le droit de dire que c'est moi qui les ai produites en pleine lumière. Seulement, ces preuves détaillées, qu'il était indispensable d'exposer, et qui constituent les seules réalités de la critique, M. Grouard les appelle des « divagations ».

D'ailleurs nous possédons l'aveu précieux, l'aveu irréfutable de la vraie pensée de M. Grouard, de sa pensée de derrière la tête. Il y revient comme malgré lui, attiré par le vertige de l'erreur, dans sa lettre à Houssaye (p. 204 de sa note traditionnelle), il explique que les désastres de la fin proviennent de la maladie de l'Empereur... « ses facultés physiques et intellectuelles se sont trouvées affaiblies par l'abus même qu'il en avait fait et... c'est avant tout dans cet affaiblissement qu'il faut chercher la cause principale du désastre de sa dernière armée ». — Voilà ce que M. Grouard écrit textuellement.

Quel aveu écrasant! Armé de cet aveu je suis maintenant certain d'anéantir la théorie stratégique de M. Grouard! Il n'a jamais étudié, jamais compris un mot des preuves accumulées par le général Bonnal sur la méthode de commandement secrète et

*E. Lenient.*

machiavélique de Napoléon. Jamais il n'a lu ni compris une ligne de mes démonstrations par textes et documents concernant Marengo, Ulm, Dürrestein et Kreuzburg. Or c'est la même faute qui se répète à chaque fois. En ce qui concerne Marengo, pour tout homme de bon sens qui se donne la peine de creuser l'idée préconçue de Bonaparte au sujet de Mélas et la faute énorme consistant dans l'éloignement de Desaix, Napoléon commet exactement le même genre d'erreur — aussi absurde et aussi terrible — que l'erreur de Waterloo, si l'on médite ses pensées vis-à-vis de Wellington, de Blücher et de Grouchy. Seulement, à Marengo, Desaix, général de la Révolution, d'énergie superbe et intacte, non déprimé par dix ans d'Empire, sauve l'armée par sa vigoureuse et géniale initiative. A Waterloo, Grouchy devenu, par la méthode de commandement de Napoléon, un simple instrument passif, n'est pas de taille à réagir contre un ordre faux et désastreux.

Mais l'erreur est la même. Cette « trouvaille », suivant le style de M. Grouard, c'est moi qui le premier l'ai faite et démontrée. Elle restera dans l'étude des manœuvres stratégiques, comme un trait de lumière qui dissipe les ténèbres entassées par cent ans de légendes truquées, et éclaire les guerres napoléoniennes. Le général Bonnal (et c'est là la seule raison pour laquelle je l'ai cité) a ramassé les matériaux qui devaient servir à construire l'édifice. Mais il n'a pas réalisé la synthèse. Il me l'a avoué, en reconnaissant la justesse de ma lutte même contre lui. N'en déplaise à M. Grouard, quels que soient ses cris, ses plaintes et ses fureurs, j'ai su le premier grouper en faisceau les manœuvres analogues inspirées par une persistante erreur d'optique de Napoléon. Le premier, j'ai créé la synthèse solide et vivante, pour la vérité et la justice.

Quelle puérité que de citer la maladie pour expliquer Waterloo ! L'explication de maladie vaut celle de trahison. Est-ce que Napoléon était malade à Marengo ? Est-ce qu'il y a été trahi ? Et pourtant, sans l'initiative personnelle et non sollicitée de Desaix, son armée était détruite pour le même motif qu'à Waterloo.

Savez-vous quel procédé M. Grouard emploie pour se défendre

*La Solution des Énigmes de Waterloo.*

contre moi? De même qu'un enfant se réfugie derrière son grand frère, il invoque à sa rescousse Chanzy, Berthaut, Miribel, le duc d'Aumale! Il les appelle « les militaires les plus qualifiés de l'armée française ». Quel style, grands Dieux! Ces « militaires qualifiés » lui ont, paraît-il, décerné d'innombrables témoignages de satisfaction, prix et accessits de mérite, discernement et autres qualités éminentes! Ses « tiroirs sont remplis »!

Quel argument lamentable! Comment M. Grouard ne comprend-il pas que cet argument se retourne contre lui? D'abord, si ses tiroirs sont remplis, pense-t-il que les miens soient vides? Mais je rougirais d'employer pareil moyen. Je lui dirai simplement : Ces « militaires qualifiés » ont-ils décidé entre son système théorique et mes preuves et textes positifs? Non, puisque *La Solution des Énigmes de Waterloo* n'a pas été écrite de leur temps. Alors? Mais laissons ces enfantillages à nos adversaires.

Il faut que M. Grouard en prenne son parti. Les faux dieux s'en vont, et s'en vont bon train. Pontifes et « prophètes » les suivront dans leur éternel exil et dans la nuit du passé, Jomini en tête, ses admirateurs en serre-file. Les peuples ont soif de vérité et de justice, ils maudissent le mystère des cénacles et l'arrogance des bénéficiaires de légendes. Nous verrons à qui restera l'autorité, à ceux qui se cramponnent aux rêves creux du passé, comme M. Grouard, ou bien au contraire aux esprits positifs qui ne veulent servir que la vérité du bon sens. Je n'en reconnais pas d'autre.

E. LENIENT<sup>1</sup>.

1. Nous avons communiqué cette « 2<sup>e</sup> réponse » à M. le colonel Grouard qui déclare une fois de plus, comme dans sa précédente note (ci-dessus, p. 203) n'avoir rien à ajouter à ce qu'il a déjà dit de *La Solution des Énigmes de Waterloo*. Il s'en rapporte comme alors au jugement des lecteurs. — E. D.